2e Année N° 2. 15 Janvier 1921

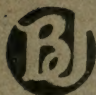
LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS



PARIS

MM. BERNHEIM-JEUNE & Cie, ÉDITEURS

EXPERTS PRÈS LA COUR D'APPEL

25, BOULEVARD DE LA MADELEINE

15, RUE RICHEPANCE

1 fr. 25 le Numéro

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois.

ABONNEMENTS :

***Un an*..... Vingt-quatre francs**

***Six mois.* Douze francs**

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

15 Janvier 1921





PARIS
MM. BERNHEIM-JEUNE & Cie, ÉDITEURS
EXPERTS PRÈS LA COUR D'APPEL
25, BOULEVARD DE LA MADELEINE
15 RUE RICHEPANCE

BULLETIN DE LA VIE ARTISTIQUE

2e Année. N° 2. 15 Janvier 1921

Rédacteurs : MM. Félix Fénéon, Guillaume Janneau, Pascal Forthuny,
Chef des Illustrations : M. André Marty.

SOMMAIRE

Reversibilité.....

A Messieurs les peintres de rire : les écrivains d'art vont exposer leurs œuvres. Non point leurs meilleurs écrits, dûment encadrés, présentés sous un éclairage favorable et préfacés par un artiste qui pourrait être M. Maurice Denis, M. Lhote ou le maître Bourdelle, — Emile? Antoine? Sur le prénom du grand statuaire, un récent écho de la *Renaissance* nous a rendus perplexes.

Ce sont les « boulots » peints, ou sculptés, ou gravés des critiques d'art qu'il nous sera donné de voir — d'admirer plutôt, car un confrère aurait mauvaise grâce à formuler même une réserve : l'épiderme des hommes de lettres est irritable, et c'est merveille qu'il le puisse demeurer après quelques années d'exercice professionnel. Gardons-nous surtout de céder la plume, en une telle conjoncture, aux ordinaires victimes de nos badinages. La fable du bonhomme garde son sens :

Avec plus de raison nous aurions le dessus
Si mes confrères savaient peindre,

murmurent les artistes en lisant nos chroniques ou mieux les extraits de celles-ci qui les concernent. Voici que le critique descend à son tour dans l'arène. Ne craint-il pas que, devant ses essais d'amateur, le peintre ou le statuaire ne susurre un autre vers, — de Destouches celui-ci :

La critique est aisée...

L'imprudent! Quels yeux aigus vont détailler et découvrir les faiblesses possibles de son chef-d'œuvre! Ils n'y verront qu'erreurs

de dessin, que fautes de valeurs, que trous où il fallait des bosses. Quels ricanements, quelles ironies vont accueillir cette manifestation téméraire! Comme dans la Rome antique, au jour des Saturnales, les esclaves relèveront le front et saisiront le bâton. Etrange humilité des manieurs de férule! Quel de nos devanciers répliquait donc à l'interlocuteur indiscret : « L'on ne peut à la fois donner les étrivières et montrer son derrière. » ?

*

Ses successeurs se disposent à montrer leur bonne volonté. Nous confessons la hâte extrême que nous éprouvons à voir — leurs œuvres d'abord, qui ne sauraient laisser d'être fort bonnes — et surtout les commentaires qu'en feront les peintres. O le régal délectable! Les uns, doctement, dans les revues d'avant-garde, s'ingénieront à démontrer l'inaptitude foncière de leurs tortionnaires habituels à comprendre quoi que ce soit à l'art. Les autres feront des mots. Le public s'amusera. La critique d'art n'en sera point relevée dans l'estime générale, parce que les hommes honorent uniquement ce qui leur paraît inaccessible à la censure.

En sera-t-elle diminuée? Lorsque Baudelaire, et Goncourt, et Théophile Gautier, et Victor Hugo, pour se divertir, égratignaient le cuivre ou le papier, sans doute ils ne prétendaient point égaler Delacroix ni son sévère émule M. Ingres. Mais ils gardaient secrètes leurs tentatives. D'ailleurs, de quel trône la critique d'art pourrait-elle déchoir?

*

Ou la critique fait œuvre d'analyse objective et dépasse alors les limites étroites de la spécialité. Ou bien elle guerroie en partisan, et, défendant par la plume les idées d'un groupement sympathique, elle distribue les horions avec une généreuse équité à quiconque ne pense pas comme elle. Ou bien, fondant ses jugements sur la technique, elle s'adresse aux praticiens : car les grammairiens seuls goûteraient l'étude philologique de François Villon, et les archéologues l'examen des vieilles pierres dont ils n'entendraient plus le poétique langage.

Qu'est la critique, sinon l'exercice ingénieux de la pensée personnelle à l'occasion d'une œuvre? Les artistes, si médiocre que soit leur talent et si mince leur originalité, la tiennent pour inférieure à l'ordre de production qu'ils pratiquent eux-mêmes. Mais ne doivent-ils point

quelque chose à ces grands mouvements d'idées que reflète toute expression d'art, littéraire ou plastique? L'artiste est-il certain de ne pas devoir aux lettres l'éclaircissement de sa propre pensée et quelques-unes des idées directrices qu'il adopte?

En matière d'art, non plus qu'ailleurs, n'existent les catégories exclusives et rigides. Il y a les hommes de talent et les autres. Il y a les esprits étendus ou puissants qui, bon gré mal gré, exercent une influence et possèdent une autorité, et il y a les esprits passifs qui subissent ces influences, et, incapables de les rénover, les transforment en formules.

Le vrai mérite est de se connaître, de mesurer ses forces et de fredonner de son mieux la petite chanson qu'on est fait pour moduler. Tel pourrait être un homme aimable et même de goût, qui, forçant son talent, et prétendant régenter l'art, ne révèle que l'infirmité de son esprit, comme parle Montaigne.

GUILLAUME JANNEAU.

Le Livre Français

Le livre à vignettes a vécu. Tel est le fait saillant qui se dégage de notre enquête. Les hommes de lettres estiment avec raison que rien ne doit détourner de leur œuvre l'attention du lecteur. Adieu les bois gravés de l'époque romantique, le portrait exact du héros imaginaire, et la figuration précise, sans l'aide de la photographie, du drame le plus mouvementé. Désormais cette mise en scène factice est abandonnée aux médiocres. Jean-Jacques n'affirmait-il pas qu'au timide essai d'un élève peintre convient un cadre magnifique, alors que le chef-d'œuvre n'exige qu'une modeste baguette, de façon à ce que le public ait toujours quelque chose à admirer? Donc l'avenir appartiendra au livre non illustré, et les ouvrages d'art et de documentation, où l'image est obligatoire, aimeront dorénavant à ne les présenter qu'en hors-texte.

Mais laissons la parole aux écrivains.

M. Louis Barthou.

Homme d'Etat, académicien érudit, M. Louis Barthou est aussi le plus délicat et le plus avisé bibliophile. Le livre est son repos; et

tout absorbé qu'il soit par la présidence de la Commission des Affaires extérieures, il veut bien nous accorder quelques instants.

« Il suffit maintenant qu'on annonce un ouvrage à moins de 300 exemplaires pour que la souscription soit immédiatement couverte. C'est donc vraisemblablement pour les éditions à grand nombre que doit être fondée la Maison du Livre. Je n'ai point d'opinion bien définie sur le choix des caractères. Ce qu'il faut leur demander, c'est d'être très lisibles et de ne pas fatiguer la vue. Le Didot et le Cochin semblent satisfaire à cette obligation. Il serait souhaitable également que les couvertures fussent variées d'aspect selon le sujet.

Les livres à bon marché sont en effet imprimés trop gris. Vous voulez réagir contre cette fâcheuse tendance. Vous voulez que le livre français se présente dignement à l'étranger : c'est une bonne action. »

M. Jean Cocteau

« Le caractère? Lisible. Les couvertures? Qu'elles se voient à distance, comme les légendes des images d'Epinal ou le texte des affiches de mairies d'où, par réduction photographique, nous avons tiré, Paul Laffitte et moi, un type de lettre employé maintenant à *La Sirène*. Appuyons-nous sur la tradition, et ne copions pas les volumes anglais, allemands ou américains.

« Le livre illustré? Pourquoi pas, si un auteur et un peintre s'unissent en une collaboration complète? La collaboration réelle, l'entente entre auteurs, éditeurs, imprimeurs, voilà la pierre d'achoppement. Mon manuscrit remis à l'éditeur, je ne le reverrai plus. L'éditeur le passe à son chef de fabrication, celui-ci au cycliste, et le voilà à l'imprimerie. Mais ne vous avisez pas de vous y présenter, de suggérer, même timidement, une modification de mise en pages, un ton d'encre. Et surtout ne demandez pas de descendre aux machines! L'entrée en est sévèrement gardée, et votre œuvre ne vous sera rendue que méconnaissable.

« Ne nous serait-il plus permis d'habiller nos enfants à notre guise? »

Jean Cocteau

Madame Colette.

Au *Matin*, le soir à cinq heures, notre collaboratrice Louise Hervieu interviewe Madame Colette, son amie.

« J'ai trouvé Colette grippée et ayant l'existence en grippe. Mais la vue des spécimens graphiques l'a un peu déridée, et elle a signé de bon cœur le troisième du genre. Elle a trouvé aux e des airs moyen-âgeux, aux majuscules de la magnificence, et à tout l'ensemble de la plénitude et de la clarté, même à distance.

Pour ce qui est des éditeurs, elle ne les condamne pas tous sans jugement. Elle met de côté les bons, ceux qui font quelques efforts méritoires quoique insuffisants, car on doit toujours réclamer du mieux encore, et elle réprouve les autres, qui « ne se décarcassent vraiment pas ».

« En somme, lui dis-je, pour ta part, tu es satisfaite? »

« Y penses-tu, me répond-elle. On ne doit jamais se déclarer satisfaite! »

Sa plus belle colère est réservée aux livres illustrés, dont elle ne veut absolument pas.

Colette

M. Gustave Geffroy.

A la Manufacture des Gobelins, dans le vaste bureau de l'administrateur, dont une tapisserie récemment exécutée d'après les cartons de Jean Veber, *Le Petit Poucet*, occupe tout un panneau.

« Vous avez parlé d'une édition de *Germinie Lacerteux* à trois exemplaires. Il y en eut trois en effet, un pour Goncourt, un pour Gallimard, un pour moi. Mais vous n'avez rien dit des couvertures. Elles furent peintes par Carrière.

« Quant au livre populaire, il sera peut-être difficile de décider les éditeurs à en modifier les titres. Certains ouvrages forment collection, et j'aime assez, pour ma part, l'encadrement du titre par quatre filets, avec ornements aux angles. Ajoutons la firme de l'éditeur. Nous en avons une à l'Académie Goncourt : les médaillons de nos fondateurs.

« Comme caractère, le Didot; c'est le plus lisible. Il y eut aussi de beaux livres en elzévir. Connaissez-vous le Pablo de Ségovie illustré presque à chaque page par Daniel Vierge? Le voici. Cela valait dix francs. Les prix ont changé. »

Gustave Geffroy

M. Sacha Guitry.

Chez lui. Fleurs, tableaux, pièces de haute curiosité, telles la couronne de Talma, que l'on verra prochainement au Musée théâtral du théâtre Edouard VII, près des souliers de Little Tich, du nez de Cyrano, et des gants noirs d'Yvette Guilbert. Des livres aussi, beaucoup de livres, et c'est vers eux aussitôt que Sacha Guitry nous conduit.

Tour à tour passent sous nos yeux les premières éditions de Molière, et les grands in-folios de Didot l'aîné, chefs-d'œuvre de clarté. « Admirable, n'est-ce pas? A quoi bon des illustrations? Si les images sont signées d'un maître, on lira plus distraitement. Et le texte se suffit à lui-même. Sollicité par un compositeur de laisser mettre en musique sa *Prière sur l'Acropole*, Renan ne répondait-il pas : « Je croyais que c'était déjà fait. »

Pour donner à un livre un aspect précieux, j'y insère parfois des autographes de l'auteur. C'est entrer dans son intimité, posséder un peu plus de sa pensée.

Comme caractère, quelque chose de clair, de lisible, le Cochin ou le Didot. Oui le livre à nombre est gris, mal imprimé, mais n'accusons pas trop l'éditeur. Quand un auteur lui demande d'avance la forte somme, pris à la gorge, il cède, et tâche ensuite (comment le blâmer), de réaliser l'impression au meilleur compte.

Sacha Guitry

M. Edmond Haraucourt.

« En matière de typographie, veut bien nous écrire le président de la Société des Gens de Lettres, le caractère le plus simple, le plus clair, le plus aisément lisible me paraît être le meilleur. Réduire au minimum la fatigue de l'œil, pour que tout l'effort se puisse concentrer dans l'esprit.

Le Firmin-Didot me paraît répondre, mieux qu'un autre, à ce programme. Le Cochin romain a des qualités analogues.

En gros texte, l'elzévir romain aura de la majesté. Les petits elzévirs et autres caractères enjolivés d'arêtes et de crochets peuvent être charmants à regarder, mais leurs angles multipliés déchirent la rétine à la longue, et même assez vite. Nombre de gens ne peuvent

les supporter : donc, ils excluent une catégorie de lecteurs; donc, ils nuisent à l'auteur. Pourquoi me priverais-je délibérément d'amitiés éventuelles ?

Edmond Haraucourt

M. Georges Lecomte.

Avec son goût, son cœur et son activité, le prédécesseur d'Edmond Haraucourt à la présidence de la Société des Gens de Lettres dirige actuellement l'école municipale Estienne. Estienne, nom synonyme du beau livre, Estienne qui, se défiant de lui-même affichait à la porte ses bons à tirer, promettant aux escholiers d'alors un sol pour toute faute qu'ils y découvriraient. C'est l'heure de la récréation. De la cour monte l'écho des voix joyeuses, et c'est surtout de ses jeunes gens que va nous parler l'écrivain.

« Adoptons, pour le livre à nombre, un caractère traditionnel et facilement lisible, le Didot. Ne détournons pas l'attention du lecteur. Oui, souvent les livres sont gris et mis en pages sans aucun goût. Mais la meilleure présentation du livre courant, comment la réaliser, si l'on ne forme de bons contremaîtres, et des chefs d'ateliers? Ici, durant quatre ans, outre l'enseignement théorique et pratique du métier spécial qu'ils ont choisi, ils acquièrent des connaissances générales sur les multiples éléments du livre, et vous seriez surpris, en voyant quelques plaquettes à petit nombre ici composées, de ce qu'on peut obtenir d'enfants et de jeunes gens de 13 à 18 ans, pour peu qu'on les intéresse à leur métier.

Parfois, lorsqu'ils débutent dans la vie du travail, les directeurs d'imprimerie les accueillent avec une certaine réserve, alléguant qu'il leur faudra longtemps encore pour prendre le courant de l'atelier. Quelle erreur! En admettant qu'il faille leur accorder quelques semaines de mise au point, ils compenseront bien vite et au delà les quelques heures d'initiation aux exigences commerciales qu'on leur aura accordées. »

Dans la cour, sur un commandement bref, la récréation a pris fin. Comme les caractères sous les doigts d'un typographe habile, les élèves se sont promptement alignés. Nous reviendrons les voir avant la fin de l'enquête, et dirons ce qu'ils peuvent pour le progrès du Livre.

Georges Lecomte

M. Pierre de Nolhac.

M. de Nolhac est maintenant, à Paris, conservateur du musée Jacquemart-André. Mais l'érudit historien a si complètement décrit le séjour de nos rois, qu'en lui rendant visite on ne peut s'empêcher d'évoquer Versailles.

Et naturellement ses préférences vont aux caractères usités sous Louis XIV, sous Louis XV et sous Louis XVI : l'elzévir aux temps plus anciens, le Didot pour la période moderne.

Est-ce simplement souci de l'unité de style? Non; d'accord avec l'historien, le poète emploie le Didot pour imprimer ses vers, réservant seulement l'elzévir pour la prochaine apparition des *Souvenirs d'un vieux Romain.*

Nolhac

M. Henri de Régnier.

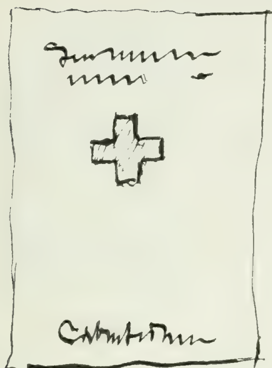
Le livre de prix moyen est, en effet, fort mal imprimé. Nous souhaiterions du noir sur blanc, et on nous donne du gris sur gris, fantaisie excusable tout au plus pour un tirage à part de bibliophile.

Les nouveaux caractères dont vous proposez l'emploi sont assurément d'un dessin agréable, mais il faudra un long temps pour qu'ils soient couramment adoptés. Leur nouveauté plaide contre eux. Rien ne doit distraire de la lecture d'un texte. Il ne convient donc point que l'originalité du caractère interrompe la réflexion.

Quant aux couvertures, c'est précisément le contraire. Il faut, aux devantures des libraires, qu'elles annoncent l'œuvre nouvelle et que leur séduction, leur aspect imprévu, arrête le passant et l'incite à l'achat.

Henri de Régnier

Tels sont les témoignages recueillis depuis le début de la présente année. Qu'il nous soit permis d'y joindre l'extrait d'une lettre vieille de cinq ans, mais encore toute d'actualité. Quatre poèmes, en 1915, devaient être vendus au profit de la Croix-Rouge, et le poète, Gabriele d'Annunzio, rectifie et approuve le projet de couverture. Le papier



imprimer une croix rouge
(d'un rouge sombre de
sang) dans l'espace
noir entre le titre
et ma signature en or?

Gabriele d'Annunzio

en est noir; il recommande d'y imprimer « une croix rouge, d'un rouge sombre de sang, dans l'espace noir, entre le titre et sa signature en or ». Voilà qui repose de la banalité des reliures rouges chamarrées d'or offertes en étrennes aux enfants sages. Dans les deux cas, les couleurs sont les mêmes. Mais le dictateur du Quarnero les manie en *tragediante*.

ANDRÉ MARTY.

Dans nos Musées de province

AU MUSÉE DE VALENCIENNES

A l'armistice le musée est vide, délabré de toutes parts : plus une vitre; partout des trous béants, où la pluie s'infiltre, détériorant les enduits et les murs, traversant même le plancher en ciment armé du sous-sol où se trouvaient les archives.

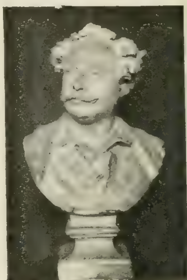
Mais bientôt, sous l'influence d'une municipalité favorable aux arts, les travaux de réfection furent méthodiquement entrepris. Extérieurement, le musée a presque repris son aspect primitif.



J.-B. Carpeaux.
Mater Dolorosa.



J.-B. Carpeaux.
L'enfant boudeur.



J.-B. Carpeaux.
Alexandre Dumas.

M. Paul Membré, délégué par le conseil municipal aux beaux-arts, n'a ménagé ni son temps ni sa peine pour que le nouvel aménagement des richesses artistiques de Valenciennes ne laissât rien à désirer.

Son activité s'est tournée d'abord vers les « Galeries Carpeaux », du côté de la place Verte, et cette partie du musée a pu être ouverte au public, il y a plusieurs mois déjà. M. Membré a chargé M. Albert Lemaire, sculpteur à Valenciennes, des restaurations indispensables, et celui-ci s'en est acquitté avec soin et conscience. Aujourd'hui que tout est rentré dans l'ordre, on peut aller admirer la série des « bustes », parmi lesquels celui de *Dumas;* la série des maquettes; les peintures; une foule d'œuvres encore, parmi lesquelles une *Mater dolorosa*, tragique au plus haut point; un *Enfant boudeur* qui semble conserver dans sa laideur enfantine l'empreinte du coup de pouce de Carpeaux; un groupe admirable, *Confidence*. Les dessins de Carpeaux sont intacts, ainsi que les précieux carnets. Bref on peut maintenant étudier le grand sculpteur sous tous ses aspects.



J.-B. Carpeaux.
Confidence.

On travaille activement à remettre toutes les salles en état. Dans quelques mois, le musée aura repris son aspect normal.

ADRIEN LEGROS,
Professeur de l'Histoire de l'Art.

Les quatre reproductions qui servent à l'illustration de cet article ont été exécutées spécialement par la maison Rouault, de Valenciennes.

Les disparus

Mme DANIEL LESUEUR

Des veuves, des orphelins, des amis profondément émus viennent d'accompagner la dépouille funèbre d'une femme grande par le talent, plus grande encore par sa noble bonté : Mme Daniel Lesueur. C'est un foyer qui s'éteint. L'admirable courage qu'elle mit toujours au service des faibles et des désarmés était si naturel en elle, que ceux mêmes qui connaissaient le mieux cette femme généreuse croient, aujourd'hui qu'elle n'est plus, l'avoir toujours méconnue.

C'était « la Bienfaitrice », a dit d'elle, justement, M. Edmond Haraucourt, devant sa tombe soudainement ouverte. Célèbre dès son entrée dans la vie littéraire, elle voulut connaître les coulisses de la gloire, les secrètes angoisses des foyers d'artistes. Et dans l'âme fraternelle de la première vice-présidente de la Société des Gens de Lettres naquit le projet qu'elle allait réaliser.

Avec son mari, M. Henry Lapauze, Mme Daniel Lesueur allait fonder coup sur coup deux œuvres qui résument ses aspirations. C'était, en 1913, le Denier des Veuves; en 1914, c'était l'Aide aux Femmes des Combattants. Les familles d'écrivains et d'artistes ont trouvé au Petit-Palais, pendant les années tragiques, l'appui le plus actif et le plus délicat. L'œuvre connut des heures difficiles. Mme Daniel Lesueur dut se multiplier : sa santé, ébranlée par le rude effort, ne devait plus se rétablir. A ce qu'elle jugeait être un devoir, elle a donné sa vie.

Jusqu'à son heure suprême elle avait conservé cette merveilleuse faculté d'enthousiasme et de foi. Elle avait trop de talent et trop d'élévation pour craindre d'accueillir les nouveaux venus dans la carrière des lettres. Autour d'elle, en effet, s'élevait l'hommage affectueux et confiant des jeunes écrivains qui la croyaient leur grande sœur et qui l'aimaient pour sa grâce charmante, émanation de sa bonté.

Quand se fut écoulée, devant le cercueil muet, la foule endeuillée, un inconnu vint saluer M. Henry Lapauze. « Ce défilé, dit-il à notre malheureux et cher ami, vous a paru sans doute bien long et bien douloureux. Il était pourtant nécessaire à marquer la gravité de la perte que font en elle les lettres françaises. » La mort, du moins, fut clémente à Mme Daniel Lesueur. Notre faiblesse humaine sait gré au destin d'avoir épargné à cet être d'élite l'horreur des longues souffrances.

G. J.

Les faux Renoirs de New-York

M. Lucien Mignon, auteur des dessins vendus à New York avec l'attribution à Renoir, nous adresse, en conclusion du débat soulevé par le Bulletin, *la lettre qui suit :*



Lucien Mignon.
Etude de nu.

Vous m'avez de nouveau mis en cause à propos de l'affaire qui avait provoqué déjà quelques éclaircissements de ma part. Comme vous avez bien voulu, à ce moment-là, qu'un artiste lésé dans ses droits les plus légitimes puisse se défendre par l'organe de votre *Bulletin*, je vous serai obligé d'accueillir de nouvelles précisions qui mettront, je l'espère, pour vos lecteurs français et américains, les choses définitivement au point.

M. Miller prétend qu'il ne m'a jamais vu. Or, je suis toujours en possession de ses deux cartes de visite qu'il a laissées chez moi, et dont l'une est ornée d'une vignette d'antiquaire représentant le roi Louis XIV d'après le portrait bien connu de Hyacinthe Rigaud. M. Miller s'est présenté chez moi de la part d'un marchand de tableaux anciens bien connu à Paris; sans cette circonstance, en effet, comment aurait-il pu venir chez moi, ne s'étant jusqu'ici, me disait-il, jamais occupé d'art moderne?

Je voudrais maintenant faire savoir à vos lecteurs français et américains qu'à la date où je vous adressais la lettre publiée dans votre numéro du 1er juin 1920, j'écrivais à peu près dans les mêmes termes à M. Michel Kennerley, directeur des Galeries Anderson à New York, une lettre recommandée, le priant d'en faire part à MM. C. Lewis Hind et J. Penell.

Non seulement M. Michel Kennerley ne m'a pas accusé réception de ma lettre qu'il a sûrement reçue, mais il ne semble pas en avoir fait part aux deux estimables critiques d'art qui avaient su découvrir dans mes études de nu, tant de belles qualités. Il est bon de remarquer que tous ces dessins n'ont pas été exécutés à l'académie du boulevard

de Clichy. Dans le nombre, plusieurs ont été faits chez moi; ce sont, en général, les plus achevés, par exemple cette femme couchée reproduite au catalogue des Galeries Anderson. C'était le premier croquis aux trois crayons d'un sujet que j'ai exécuté ensuite en couleurs (pastel) et vendu aussitôt. Ce pastel est repassé tout dernièrement à l'Hôtel des Ventes à Paris, vente dirigée par l'expert Hansel, 20 octobre 1920. Là, acheté par un amateur de mes amis, j'en ai fait prendre pour vous la photographie ci-jointe que vous pourrez comparer avec la reproduction du catalogue d'Amérique. Même sujet, même modèle, même éclairage et même pose : cela montrera-t-il suffisamment que les deux œuvres, crayon et pastel, sont bien du même auteur? Et cette autre photographie d'un tableau exposé au Salon de la Société Nationale de 1919, autre nu dont M. Miller a aussi emporté un dessin assez grand et que les catalogues Anderson ne reproduisent pas! Il suffira de chercher dans les dessins vendus là-bas pour trouver encore le même sujet.



Lucien Mignon. — Femme couchée.

Un autre moyen de contrôle auquel on pourrait avoir recours pour les dessins faits à l'académie : comme on l'a dit, cet établissement est fréquenté par beaucoup d'artistes, et s'il nous était permis de fouiller dans les cartons de quelques-uns d'entre eux, on reconnaîtrait les mêmes modèles. Ces dessins ayant été exécutés le soir, on doit reconnaître à la force des ombres soulignant chaque relief, qu'on se trouve en face d'une figure éclairée à la lumière artificielle avec un foyer lumineux unique. Reconnaissons en passant que des figures éclairées ainsi n'existent pas dans l'œuvre de Renoir; comment n'en a-t-on pas déjà fait la remarque?

Voulez-vous, pour finir, quelques noms d'artistes avec lesquels je me suis trouvé à dessiner côte à côte? Nommons MM. F. Valloton, J. Puy, Manguin, F. Piet et M. Asselin, et ce ne sont là que des noms connus; on en pourrait citer d'autres.

Arriverons-nous, avec tout cela, à convaincre un homme entêté



J'atteste que c'est moi qui ai posé pour Monsieur Lucien Mignon, à son atelier les dessins, pastels et peintures (Études de nus) reproduits ici.

Léone Allié

comme paraît l'être M. Michel Kennerley? Cela m'est égal après tout, mais ce à quoi je voudrais arriver, c'est que les amateurs américains qui ont acheté mes dessins pour des Renoir en fassent disparaître au plus tôt la fausse signature, en attendant que l'occasion me soit offerte d'y remettre la mienne. C'est mon droit le plus strict; j'y tiens beaucoup, car *tout* pourrait être ainsi démarqué, et c'est pourquoi, il me semble, nous n'aurons pas perdu notre temps si ma protestation met, à l'avenir, le public en garde contre les entreprises des mercantis de la peinture.

Veuillez agréer, etc...

LUCIEN MIGNON.

Voici la controverse terminée pour nous. Nous sommes heureux d'avoir, en la provoquant, soutenu la cause des artistes contre un abus évident dont chacun d'eux peut être la victime.

The Louis XIV ▭ ▭ *Antique Co.*



Curiosities Objets d'Art Old Miniatures Laces Paintings Porcelains Draperies Choice Antique Jewels

C V. MILLER

249 Fifth Avenue, New York

Phone Madison Sq 935

Carte d'adresse de M. C. V. Miller.

Le droit de suite aux artistes

Au *Journal Officiel* du 29 décembre a été promulgué le décret, daté du 27 décembre, qui porte réglement d'administration publique pour l'application de la loi du 22 mars 1920. Au terme de ce texte, les artistes qui prétendent bénéficier des droits de suite sur l'aliénation publique de leurs œuvres, devront faire connaître leur volonté à l'officier public directeur de la vente au moins vingt-quatre heures auparavant. Ils peuvent éviter cette démarche et cette constante surveillance en déclarant une fois pour toutes leur volonté par l'organe du *Journal Officiel* qui fournit le modèle de la déclaration.

La radiographie des tableaux

Dans son dernier numéro, le Bulletin *rapportait, d'après le docteur Chéron, son auteur, la découverte propre à faciliter la tâche du connaisseur en tableaux : l'application à la peinture des rayons Rœntgen. Nous avons cru devoir consulter à ce sujet des savants : historiens de l'art tels que M. Jean Guiffrey, conservateur de la peinture au Louvre, et M. Raymond Koechlin, président de la Société des Amis du Louvre, et physiciens, comme M. Charles Henry, chef du laboratoire de physiologie des sensations à la Faculté des Sciences.*

Je crois en effet, nous répond M. Jean Guiffrey, que la découverte du docteur Chéron est très intéressante. Je dois faire à ce sujet un bout d'article dans la *Revue de l'Art ancien et moderne*, et cela me prive du plaisir de répondre affirmativement à votre demande.

Mais nos lecteurs ne seront pas frustrés. Notre Courrier de la Presse *analysera en temps utile l'article de M. Guiffrey.*

M. Raymond Koechlin se réserve. Il se tient dans le doute philosophique et scientifique, ainsi qu'en témoigne la lettre qu'il nous fait l'honneur de nous adresser :

J'ai bien vu dans les journaux que les rayons X faisaient merveille dans l'examen des vieux tableaux repeints, et je serais heureux qu'ils aidassent les amateurs dans la découverte des truquages. Mais ce sont les chimistes que l'affaire me paraît regarder pour le moment encore. La découverte est-elle au point? J'en ignore à peu près tout et ne puis émettre un avis.

M. Charles Henry, de qui tous les artistes et tous les érudits connaissent les admirables travaux sur le rayonnement, veut bien nous donner une véritable consultation scientifique. M. Maurice Denis, surtout M. Paul Signac dans son livre fameux De Delacroix au néo-impressionnisme, *avaient révélé la valeur des travaux du génial savant en ce qui concerne les arts plastiques. Cette simple lettre ouvrira de nouveaux horizons à nombre de bons esprits :*

Je ne connais les recherches du docteur Chéron que par des résumés; elles constituent une application immédiate et incontestable des opacités que présentent les corps, dans l'ordre de leurs masses atomiques croissantes, au passage des rayons X : d'où des réductions

décroissantes du gélatino-bromure d'argent de la plaque photographique, quand l'on impressionne celle-ci, à travers ces corps, par l'émission de l'ampoule. Il n'est pas douteux que cette méthode d'examen ne puisse fournir à l'expertise des éléments nouveaux et précieux.

La radiographie a fait durant la guerre de grands progrès : je suis convaincu qu'elle pourra nous faire découvrir de nouveaux palimpsestes, que les réactions purement chimiques sont impuissantes à engendrer. Il s'agirait de sensibiliser aux rayons X les traces d'encre, occluses dans la pâte du subjectile (papier, vélin, etc.) qui n'ont pu être enlevées par les lavages : et il en reste toujours. Nous avons les moyens de sensibiliser : ce sont des essais à faire et à poursuivre systématiquement dans les collections qui renferment des palimpsestes vraisemblablement.

Sans radiographie, une simple plaque photographique, enveloppée de papier noir, est impressionnée par les vernis : on peut obtenir ainsi de véritables silhouettes analogues d'aspect à des radiographies, si l'on interpose entre le vernis et la plaque un contour, une plaque de cuivre par exemple : le contour apparaît en blanc au développement Les vernis sont plus ou moins impressionnants suivant leur composition : ils dégagent plus ou moins d'eau oxygénée : ils sont coloricides. L'âge du vernis doit être un facteur de cette émission : je ne l'ai pas étudié. Je me suis préoccupé uniquement, comme vous le savez, d'obtenir des vernis inactiniques. Mais il y aurait là sans doute encore de nouveaux éléments précieux pour l'expertise.

Après une telle confirmation, la valeur scientifique des travaux du docteur Chéron ne saurait faire de doute.

La démission de M. Albert Besnard

M. Albert Besnard résigne les fonctions de directeur de l'Académie de France à Rome, dans lesquelles il succéda à Carolus-Duran.

Pour des raisons de convenance personnelle et pour achever, dans sa maison de Talloires, les peintures décoratives destinées à l'université de Strasbourg, M. Besnard désire renoncer à la lourde tâche qu'est la direction de la villa Médicis. Le ministre et le directeur des Beaux-Arts n'ont pu que s'incliner devant la décision de M. Besnard. Sa démission est désormais effective. L'Académie va, en conséquence, présenter au ministre une liste de trois candidats, parmi lesquels figureraient, dit-on, le statuaire Denys Puech et le peintre Ernest Laurent.

Le Courrier de la Presse

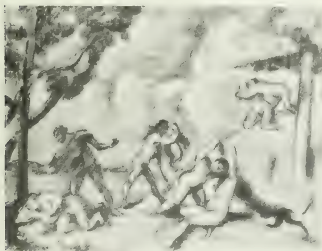
CÉZANNE

L'heure des réhabilitations triomphales a sonné pour Cézanne. Ce ne sont plus, en son honneur, les dithyrambes inconsidérés qui marquent l'enthousiasme, mais non l'esprit critique. Ce sont des études sérieuses. Paul Cézanne prend dans l'histoire de la pensée moderne la place qu'obscurément lui assignaient les adeptes de la première heure. Naguère on discuta son œuvre; on l'étudie aujourd'hui.



L'Estaque.
(Extrait du livre de M. Joachim Gasquet.)

Après l'exposition de son œuvre chez MM. Bernheim-Jeune, la première qu'aient pu voir les jeunes artistes depuis celle du Salon d'Automne en 1907, voici que l'Amour de l'Art *consacre au maître tout son numéro de décembre, vrai document de bibliothèque par le choix des articles et des œuvres reproduites. M. Edmond Jaloux et le bon peintre Simon Lévy y évoquent la personne et l'art du maître d'Aix. M. Elie Faure et M. Emile Besnard y étudient sa technique. M. Joachim Gasquet, de qui les éditions Bernheim-Jeune vont publier un Cézanne dédié à M. Louis Vauxcelles, montre ici le maître au travail :*



Bacchanale.
(Extrait du livre de M. Joachim Gasquet.)

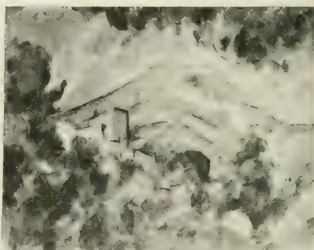
Il ne faut pas qu'il y ait une seule maille trop lâche, un trou par où l'émotion, la lumière, la vérité s'échappe. Je mène, comprenez un peu,



L'Estaque.
Extrait du livre de M. Joachim Gasquet.

toute ma toile, à la fois, d'ensemble. Je rapproche, dans le même élan, la même foi, tout ce qui s'éparpille... Tout ce que nous voyons, n'est-ce pas, se disperse, s'en va. La nature est toujours la même, mais rien ne demeure d'elle, de ce qui nous apparaît.

...Un sens aigu des nuances me travaille. Je me sens coloré par toutes les nuances de l'infini. A ce moment-là, je ne fais plus qu'un avec mon tableau. Nous sommes un chaos irisé. Je viens devant mon motif, je m'y perds. Je songe, vague. Le soleil me pénètre sourdement, comme un ami lointain, qui réchauffe ma paresse, la féconde. Nous germinons. Il me semble, lorsque la nuit redescend, que je ne peindrai et que je n'ai jamais peint. Il faut la nuit pour que je puisse détacher mes yeux de la terre, de ce coin de terre où je me suis fondu. Un beau matin, le lendemain, lentement, les bases géologiques m'apparaissent, des couches s'établissent, les grands plans de ma toile, j'en dessine mentalement le squelette pierreux. Je vois affleurer les roches sous l'eau, peser le ciel. Tout tombe d'aplomb. Une pâle palpitation enveloppe les aspects linéaires. Les terres rouges sortent d'un abîme. Je commence à me séparer du paysage, à le voir. Je m'en dégage avec cette première esquisse, ces lignes géologiques.



Le Château du Diable.
(Extrait du livre de M. Joachim Gasquet.)

L'influence et la pensée profonde de Cézanne, c'est M. Maurice Denis qui les étudie dans un très remarquable article :

Dans le XVIIe siècle, ce n'est pas la perfection de Versailles, le goût français classique qui lui fournissaient l'excitation dont il avait besoin : mais plutôt les morceaux de bravoure des Napolitains, des Gênois ou des Bolonais, l'emphase des Baroques, les excès de l'Italianisme... Il est bien évident que de tels exercices le situent harmonieusement dans le cadre de l'antique cité provençale, sorte de Rome en miniature dont les belles façades rappellent plutôt la ville de Sixte Quint ou d'Urbain VIII que les aspects français de Versailles. C'est un rhéteur et un Romain.

Quoi qu'il en soit, on ne saura jamais assez gré à Cézanne d'avoir inculqué à ses contemporains « qu'il fallait faire du Poussin sur nature ». En ramenant l'attention des peintres sur Poussin et sur Delacroix, ces deux sommets de l'art français, il aura du même coup rendu quelque prestige à une époque méconnue. Certes, M. Friesz ou M. Derain ont appris quelque chose de Cézanne, mais M. Emile Bernard aussi; et l'on se serait moins scandalisé de l'évolution de son art, de son retour aux techniques et aux méthodes du XVIIe italien ou espagnol, si l'on avait discerné le fond baroque de Cézanne.

CLAUDE MONET

A propos de la somptueuse donation que fait à l'Etat le maître Claude Monet, et pour laquelle s'élèvera, dans les jardins de l'hôtel Biron, le musée dont on étudie les plans, l'Art et les Artistes *publie sur l'auteur des* Nymphéas *une substantielle étude signée de M. Gustave Geffroy. Nous en détachons cette éloquente conclusion :*

Dans ces paysages solitaires apparaît un art très hautain, très pur, épris de l'infinie matière, si énigmatique et si expressive. C'est un rêve admiratif de la beauté qui est transcrit par ces synthèses de lignes, par ces éclosions, ces évanouissements, ces assombrissements des couleurs, par cette volonté fiévreuse, acharnée à posséder la sérénité de la lumière, à en exprimer l'émanation visible.

Jamais encore le poème panthéiste n'avait été écrit de manière si forte et émouvante. L'heure évanouie est fixée, le charme de la



Les "Nymphéas" offerts par Claude Monet à l'Etat.

vie passagère fleurit encore. L'éternelle matière apparaît, les états inorganiques surgissent en leurs essences véridiques. Les êtres passent comme des lueurs, et tout est entrevu à travers les transparences changeantes de l'atmosphère, à travers les phénomènes rapides des météores, tout est illuminé et passionnant sous les ondes de lumière propagées dans l'espace.

Monet est l'incomparable peintre de la terre et de l'air, préoccupé des fugitives influences lumineuses sur le fond permanent de l'univers. Il donne la sensation de l'instant éphémère, qui vient de naître, qui meurt, et qui ne reviendra plus...

NOTRE LOI PACCA

Nous avons beaucoup parlé d'elle. Nous ne désespérons pas d'en parler encore, pour en signaler d'heureux amendements. Sur ce thème, le supplément de Noël du New-York Herald *a ouvert, près des grands marchands, une enquête d'où nous extrayons les opinions suivantes :*

MM. Knœdler confessent le transfert à l'étranger de leur quartier général :

« Nous centralisons actuellement à Londres toutes les affaires que nous faisions à Paris, ont-ils déclaré au *Hérald*.

« Nous y avons envoyé avant la publication du fameux décret nos meilleurs tableaux et maintenant, quand nous avons à faire revenir d'Amérique ou d'ailleurs des tableaux, nous les envoyons à Londres, au lieu de les faire venir ici comme nous le faisions avant. Aujourd'hui on ne voit plus guère aux galeries Knœdler de Paris que des œuvres de peintres morts depuis moins de vingt ans. »

M. Founès, pour justifier cet exode, fournit certaines précisions financières qu'il importe de retenir :

Supposons, dit-il, que j'achète en vente publique un objet qui m'est adjugé 100.000 francs, on ne manquera pas de trouver scandaleux que j'en demande 300.000 francs à un client habitant New-York ou Buenos-Ayres, voire même Bruxelles. Ce prix de 300.000 francs, seul, en effet, me permettra de réaliser un bénéfice minimum de 25 pour 100, bénéfice parfaitement légitime dans des opérations de cette nature où on risque trop souvent de garder indéfiniment la marchandise achetée.

Mais comme je n'oserais pas demander 300.000 francs d'un objet adjugé 100.000, je me bornerai à ne pas l'acheter et ainsi tout le monde y perdra.

Même argument chez MM. Durand-Ruel :

La situation qui nous est faite est telle que nous en arrivons à éviter de vendre et par conséquent à acheter des tableaux des écoles de 1830 et de 1870 qui étaient ceux dont nous nous occupions le plus. En effet, si nous vendions celles des œuvres de ces maîtres tous morts aujourd'hui depuis plus de vingt ans, à quelques rares exceptions près, que nous pouvons encore posséder, il nous faudrait en bons commerçants, comme nous l'avons toujours fait, en chercher d'équivalentes sous peine de voir s'épuiser notre stock et comme avec les impôts dont sont frappées toutes les transactions sur ce genre de choses nous ne pourirons les obtenir qu'en les payant autrement cher que celles en notre possession, nous ferions un métier de dupe. En outre, étant donné l'impôt formidable sur le revenu qui frappe les bénéfices dépassant un certain chiffre, nous trouvons plus avantageux de diminuer nos affaires afin de ne pas atteindre ce chiffre, et par conséquent nous nous résignons à ne plus rien vendre ou du moins à vendre le moins possible. Voilà le résultat auquel on arrive en mettant tant d'entraves à un commerce qui, en somme, avait bien ses avantages, tant par la part qu'il apportait à la prospérité du pays que par le développement à l'étranger du goût pour l'art français.

Enfin, de la déposition de M. Charles Brunner, détachons ce curieux passage, plein de renseignements sur les conditions du commerce de la curiosité :

Le marché français seul est trop pauvre pour satisfaire à tous les goûts, et il est concurrencé par Londres, Bruxelles, Amsterdam, marchés bien pourvus où il n'existe aucun droit de sortie. C'est précisément de ces centres que nous tirons une partie des œuvres que nous vendons à l'étranger, leur passage à Paris ayant consacré leur valeur; il est donc absolument nécessaire que l'entrée des tableaux reste libre.

Les obliger à passer devant une commission entraînant une perte de temps et des frais qui rendent impossible un commerce où tout délai peut faire manquer une affaire. Les tableaux envoyés en commission à l'étranger et les tableaux reçus en commission de l'étranger, sont chose courante pour nous, et sans cette faculté notre commerce ne pourrait exister. En effet, aucun marchand n'est assez riche pour acheter tous les tableaux se présentant, pouvant convenir à sa clientèle.

Aussi les marchands se prêtent-ils d'un pays à l'autre des tableaux, et c'est ce qui constitue « l'envoi en dépôt ou en commission ». Par exemple, Londres confie à Paris pour six mois certains tableaux; Paris règle les tableaux vendus et retourne les autres. A son tour, Paris envoie dans l'Amérique du Nord ou du Sud ou ailleurs, des petites collections de tableaux qui sont exposées dans ces pays et les tableaux invendus sont retournés. Tous ces envois et leur retour sont rendus impossibles par l'obligation de passer devant une commission et plus encore par le paiement des droits de sortie. Il faut y renoncer et ceci entraînera fatalement la stagnation du marché et sa mort.

Remarquez, en effet, que parfois un marchand peut se tromper en attribuant à un tableau une valeur trop élevée pour le milieu auquel appartient sa clientèle et il devra donc finir par chercher à le vendre à perte; mais alors, s'il l'envoie à l'étranger, il devra diminuer l'estimation qu'il doit fournir pour la sortie et il déclarera une valeur inférieure au prix auquel il l'a lui-même acheté, ce qui paraît tout naturel, mais ce qui ne l'est pas du tout, car il lui faut compter avec la douane, à qui il doit fournir la justification de la valeur du tableau par ses quittances d'achat ou ses pièces comptables, et comme celles-ci indiquent un prix plus élevé, le pauvre marchand se verra infliger une forte amende.

La curiosité

CHEZ M[e] DUBOURG

Un pittoresque visage de tabellion balzacien, à la fois énergique et doux, où des méplats tourmentés dessinent des sillons de lumière. Les cheveux sont de neige fine et lissée, qui n'est d'ailleurs que neige automnale. Une courte moustache obombre la bouche épicurienne, cependant que se porte en avant le menton volontaire : C'est M[e] Charles Dubourg, président, pour 1921, de la Chambre des Commissaires-Priseurs.

Au seuil de cette rubrique, il nous plaît de saluer cet homme aimable, en qui se découvre bientôt un homme d'esprit. Ami des livres, par surcroît. Mais ne dit-on pas qu'il est infiniment moins ami de la peinture moderne?

— C'est vrai, nous avoue-t-il. Et pourtant, l'un des plus émouvants souvenirs de ma carrière aura été la vente d'un illustre peintre essentiellement moderniste : Edgar Degas. Vous vous souvenez que je suppléais mon ami Lair-Dubreuil, alors mobilisé. Quelles assemblées enthousiastes! Entre un commissaire-priseur et le public, c'est souvent une sorte de lutte. Lutte contre une impression d'indifférence, de résistance, voire d'hostilité. Mais la vente Degas fut un tel emballement! Ah! les inoubliables journées de la rue de Sèze, en mars et mai 1918!

Nous parlons des prévisions de ventes prochaines, et M[e] Dubourg s'attriste. Peut-on nier que le marché français ne soit péniblement affecté par les entraves fiscales, qui se multiplient et s'alourdissent? La loi prohibitive de l'exportation des œuvres d'art ne pourra que desservir l'influence de la France dans le monde. Le Français qui voyage ne se félicite-t-il pas de rencontrer dans un musée de Londres ou de New-York quelque chef-d'œuvre de notre art national?

M[e] Dubourg, alors, se défend de nous parler des ventes qu'il prépare. Ventes modestes, à l'en croire. Cependant, toutes modestes soient-elles, il les étudiera sans hâte, bien à loisir.

— Je laisse à d'autres la fièvre des affaires, conclut-il dans un sourire. La paix de mon cabinet de travail me suffit.

Et ses regards parcourent le studio calme où il nous a reçu, et dont plusieurs bibliothèques sont le sévère et sobre ornement. Ami des livres, le président de la Chambre des Commissaires-Priseurs pourrait-il n'être pas un philosophe?

VENTES PROCHAINES

L'Hôtel Drouot, en ce moment, est une contrée désertique. Trêve de confiseurs, dit-on. Mais la confiserie, cette année, ne retint pas longtemps les gourmands, alors que la trêve des ventes persiste. Il nous faut prendre patience jusqu'en février.

On prépare la vente Georges Petit, laquelle aura lieu les 4 et 5 mars, après deux jours d'exposition. Les tableaux y seront représentés par un peu plus de cent numéros. Mentionnons 4 Corot, de la dernière période, 3 Guillaumin (entre lesquels un important paysage de la Creuse), 9 Jongkind des diverses époques, une *Tamise* de Claude Monet, 10 Sisley, et puis des Lebasque, des Lebourg, des Le Sidaner, des Henri Martin. Et puis aussi des dessins ou aquarelles de Delacroix, Decamps, Jules Dupré, Théodore Rousseau (une suite copieuse). Au chapitre de la sculpture, un plâtre du *Mirabeau* de Houdon, provenant de l'atelier du maître; des bronzes de Barye. Enfin des Meubles, des des Sièges du XVIIIe. Nous en reparlerons.

*

Dix vacations n'ont pu épuiser l'opulente collection Beurdeley. Nous en aurons deux encore, l'une et l'autre avant Pâques, à l'Hôtel Drouot. Peintures, aquarelles et dessins seront dispersés par les soins de Mes Lair-Dubreuil et Baudouin (MM. Brame et Schœller, experts).

*

M. Gentien vient de mourir, et déjà l'on suppute le contenu de sa collection, qui, vraisemblablement, fera l'objet d'une vente cette année même. On n'ignore pas la personnalité de M. Gentien. Trois amateurs d'art se sont rencontrés qui, tous trois, manifestaient une égale dilection pour l'Ecole française de 1830 et ses annexes étendues, assez mal limitées, du reste : MM. Antony Roux, Louis Sarlin et Gentien. La collection Antony Roux fut dispersée en mai 1914. Celle qu'avait formée Louis Sarlin (et dont la vente publique, supprimée à la dernière heure, devait animer les premiers jours de mars 1918) est passée toute entière en Scandinavie, où elle a rejoint les collections Montagnac et Viaud. Restait la collection Gentien, qui fermera le cycle. Certes, l'ère des collectionneurs de 1830 n'est point close, et tant s'en faut. Mais voici disparues trois des grandes figures qui l'illustrèrent. MM. Gentien, Sarlin et Roux représentaient une méthode, une tactique, et — tranchons le mot — un idéal que leurs successeurs ne connaîtront plus.

T...

Ici...

CHEZ LES INDÉPENDANTS

La Société des Artistes indépendants serait-elle menacée d'une scission, et le Salon qui va s'ouvrir au Grand-Palais le 22 — et non le 15 — sera-t-il le dernier qui soit ouvert à tous? Notre excellent confrère Robert Rey, dans l'*Opinion*, sonne l'alarme, sinon déjà le glas. Du moins met-il au point, avec vigueur et clarté, les données d'un problème posé depuis plusieurs années et qui vient de s'aggraver tout à coup.

Nombre d'artistes, expose M. Robert Rey, bénéficiant de la renommée acquise chez les Indépendants, se faisaient accueillir au Salon d'Automne, à la Nationale, voire chez les Artistes Français. Précisons les indications fournies par notre confrère; nous devons les chiffres au dévoué secrétaire général des Indépendants, le peintre Igounet de Villers : sur 810 exposants du dernier Salon d'Automne, 205 adhèrent aux Indépendants; parmi les membres de la Nationale figurent 98 indépendants. Les Artistes Français même comptent parmi eux 21 indépendants.

Certains bons esprits jugent utile cette sorte de propagande en faveur des idées jeunes. Mais il se produit un phénomène singulier. Tel est l'envahissement de la société que préside M. Paul Signac, que, cette année, les sociétaires n'auraient, pour exposer leurs œuvres, qu'un mètre courant de cimaise. Les fidèles, les « purs », qui n'exposent qu'au Salon des Indépendants se jugent, non sans apparence, frustrés d'un droit légitime, puisqu'ils se privent des multiples occasions de se manifester que cherchent leurs confrères.

M. Robert Rey redoute le funeste effet de ce phénomène. Mais il conclut en faveur de la formule « les Indépendants aux Indépendants ». Toute séduisante qu'elle soit en principe, comment s'appliquerait-elle? En provoquant l'exclusion de nombre de sociétaires éminents au long effort desquels l'art français doit beaucoup, pour favoriser les derniers venus des plus lointaines frontières. Le problème est donc fort complexe. Comment sera-t-il résolu? Il suggère trop de thèses générales pour ne pas justifier l'étude plus attentive que nous nous proposons d'en faire.

LE SALON DE LA « NATIONALE »

Le XXVIe Salon de la Société nationale des Beaux-Arts ouvrira

cette année le jeudi 14 avril pour se clore le 30 juin, au Grand-Palais. Le vernissage aura lieu le mercredi 13 avril. Les envois devront être faits en mars.

LE PRIX DE BEAUVAIS

Rectifions, conformément au vœu de M. Jean Ajalbert, un écho de notre dernier *Bulletin*. L'administrateur de la Manufacture nationale de tapisseries de Beauvais n'est pas l'initiateur du prix de 3.000 francs destiné au meilleur carton qui sera proposé. C'est à la Société des Amis de la Manufacture qu'il faut rendre l'initiative de cette intéressante fondation.

LA SOCIÉTÉ COLONIALE DES ARTISTES FRANÇAIS

La Société des Artistes Français réservera place chez elle, pour le Salon de 1921, à la Société coloniale des Artistes Français, dont le président d'honneur est M. Albert Sarraut, ministre des Colonies. M. Dumoulin, président effectif, invite les artistes auteurs d'une œuvre exécutée aux colonies à participer à cette exposition.

LES EXPOSITIONS

On visitera pendant la seconde quinzaine de janvier : le *Salon des Indépendants* au Grand Palais, à dater du 22. — L'exposition de *l'Art Chrétien* au Pavillon de Marsan, jusqu'au 31. — Le Salon de *l'Œuvre anonyme*, chez Devambez, jusqu'au 29. — L'exposition d'*Emmanuel Gondouin*, à la Licorne, 110, rue La Boëtie, jusqu'au 27. — L'exposition de *Wladimir de Terlikowski*, à la galerie La Boëtie jusqu'au 31. — Les dessins et aquarelles de *Drouart* et *Cahout*, chez Druet, jusqu'au 21. — Les œuvres de *Morin-Jean*, aux Feuillets d'art, jusqu'au 29. — Les *Portraits de Sacha Guitry*, jusqu'au 20, et l'*Œuvre de Claude Monet*, jusqu'au 2 février, chez Bernheim-Jeune. — Chez Georges Petit, jusqu'au 29, les œuvres du *Nouveau Groupe*. — Chez Marcel Bernheim, jusqu'au 22, les toiles de *D.-O. Widhopff*. — A la Galerie de Marsan, 6, rue des Pyramides, soixante peintures de *Pascal Forthuny*.

...et ailleurs

LE SALON TRIENNAL DE BELGIQUE

Le Salon triennal de Belgique se tiendra en mai-juin 1921, au Palais des Beaux-Arts de Liége. Il groupera un millier d'œuvres d'artistes belges et étrangers réputés. La section française est honorée du haut patronage de M. de Margerie, ambassadeur de France en Belgique. Une série de conférences d'art et d'auditions musicales complétera l'attrait de cette manifestation d'art.

AU MUSÉE ROYAL DES BEAUX-ARTS

M. Joseph Fiévez vient d'offrir au Musée Royal des Beaux-Arts, en souvenir de Charles Cardon, qui fut son ami, un intéressant tableau d'un peintre flamand oublié : Jean-Antoine Van der Baren (mort en 1686), représenté seulement au musée de Vienne. Chanoine de l'abbaye de Seignes (Rouge-Cloître), cet artiste fut l'élève du P. Daniel Seghers, peintre de fleurs et collaborateur probable de Corneille Schut.

Le tableau donné par M. Fiévez montre une *Vierge à l'Enfant*, avec *Sainte Catherine* et d'autres saints et saintes, dans un cadre d'architecture et de fleurs, d'une admirable finesse d'exécution. La toile est datée de 1641.

LA JUSTE COLÈRE DES GRAVEURS ESPAGNOLS

Le tout n'est pas de publier des monographies d'art. Il faut encore remettre le soin de leur rédaction à des auteurs qui en soient dignes. Dans une série d'études populaires sur les artistes espagnols, une maison d'édition de Madrid intercala naguère un fascicule sur les graveurs de la Péninsule depuis 1820. L'ouvrage fut si prestement « galopé » par le critique d'art signataire, que les plus remarquables aquafortistes actuels y furent oubliés.

Quand le fâcheux bouquin fut en librairie, les intéressés le consultèrent bien vite pour avoir le plaisir de lire leur nom et de savoir ce que l'on pensait de leurs talents. Grande fut leur colère en voyant qu'ils « n'existaient pas ».

Ils ont protesté avec la plus mâle énergie et, au moins par leurs clameurs, à défaut de l'attestation d'un auteur quelque peu distrait, ont prouvé au public qu'ils étaient un peu là.

ART ET MODERNISME EN BOLIVIE

Ce n'est pas parce que, depuis 1879, la Bolivie connut de cruels malheurs politiques, qu'elle reste indifférente à l'art et à ses formes les plus modernes. On sera probablement étonné, — si jamais notre fameuse exposition des arts décoratifs a lieu, — en traversant la section technique des artistes-artisans boliviens.

Elles ne perdent pas leur temps, les écoles des arts et métiers de Cochabamba, de La Paz et de Sucre, et, à La Paz encore, il y a une école des Arts appliqués où l'on fait d'excellente besogne. Et elle a des filiales dans presque toutes les « capitales de département ». Une exposition de nos décorateurs modernes aurait un succès certain à Sucre. Cela semble paradoxal, mais ce ne l'est pas du tout.

NOS DÉCORATEURS EXPOSERONT-ILS A LIMA?

Une exposition internationale de l'industrie, où il y aura place pour l'art décoratif, s'ouvrira à Lima (Pérou) le 28 juillet 1921. C'est un Américain qui en a fait le plan et qui va construire les pavillons.

Les décorateurs allemands se questionnent pour savoir s'ils iront là-bas. Il y a bien des chances pour qu'ils répondent, demain, par l'affirmative. Et nous?

LES DISPARUS

Don Pablo Anton de Bejar, peintre espagnol, portraitiste très apprécié en Angleterre où il résidait. Mort à Putney, et subitement.

— Wilhelm Pape, vice-président de l'Académie des Arts de Berlin, ex-peintre de la cour. Il s'était rendu à Stockholm, dans l'intention de prendre de nombreux croquis pour exécuter un vaste tableau représentant le banquet du prix Nobel. En allant à l'hôtel où se donnait le festin, il fut renversé par une automobile et succomba à ses blessures.

— Noë Bordignon, peintre, décédé à San Zenone degli Ezzelini. Un original. Depuis longtemps, il vivait, retiré, au pied du Grappa, après avoir connu une façon de gloire en sa patrie et remporté de nombreux prix dans mainte exposition. Il appartenait à l'école de Nono et de Favretto. Il y a quelques tableaux de lui dans les musées de Berlin. Les fresques de l'église della Marca, à Trévise, sont de sa main.

— George Carline, mort à Assise (Italie) au cours d'un voyage.

C'était un membre de la Royal Academy. Il était né à Lincoln en 1855 et s'était fait un nom comme portraitiste.

BUENOS-AIRES ENCOURAGE L'ART DÉCORATIF

La Société Nationale des Arts décoratifs argentins ayant demandé l'appui de la municipalité de Buenos-Aires, vient de voir accueillir sa requête : désormais les décorateurs seront protégés, encouragés; on leur facilitera notamment par tous les moyens de grandes expositions, propres à convaincre le public de l'utilité de leurs efforts. Il faudrait pouvoir traduire ici tout au long la déclaration du conseil municipal, à ce propos. C'est un bien bel acte de foi en l'art moderne. Quelques extraits :

« Oui, la commune de Buenos-Aires doit soutenir toutes les manifestations de cette société, s'intéresser aux arts du décor de nos foyers. Ces artistes poursuivent un idéal digne de la sympathie des pouvoirs publics. Leur œuvre concourt à une amélioration sociale... L'art décoratif n'est pas seulement riche et somptueux. Il s'applique à un grand nombre de branches de l'industrie. Il veut servir toutes les classes de la société. Il veut orner les objets les plus modestes de la vie domestique, comme il s'attache à parer les accessoires les plus raffinés de la vie élégante.

« Il y a, dans notre pays, beaucoup de ces industries décoratives qui veulent atteindre à la beauté, beaucoup de patrons, beaucoup d'artisans qui luttent pour imposer la valeur de leurs recherches, mais qui se heurtent au mauvais goût public, échouent dans leurs tentatives. C'est qu'en général, on ignore trop toute l'attraction qu'offrent les œuvres exécutées par ces artistes résolus à mettre de l'art, et du meilleur, dans les objets pratiques et utiles.

« Mal soutenus dans leur pays, ces novateurs ne peuvent, à la fin, tenir tête contre la production étrangère qui envahit nos marchés. Et ils renoncent. Leur défaite ajoute au succès de la production européenne apportée en Argentine. Ces produits, maintes fois, sont simples, commodes, agréables, véritablement artistiques.

« Ils représentent chez nous l'effort d'associations similaires à cette Société Nationale d'Art décoratif argentin, qui réussirait tout aussi bien si elle savait pouvoir compter sur l'appui des autorités locales. Le développement de l'art appliqué, c'est le salut du petit artisan, qui pourra enfin créer une œuvre belle en fabriquant un objet de vente courante. »

PASCAL FORTHUNY.

Paroles

Nous n'avons pu trouver une parole *plus spirituelle que la préface écrite par M. Sacha Guitry pour l'exposition des portraits de Sacha Guitry, ouverte chez Bernheim-Jeune; la voici :*

Au Public

Je te jure que l'intention est bonne!

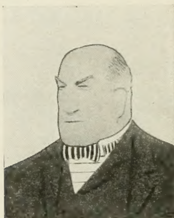
Et je n'aurai pas manqué mon but si tu t'amuses à les regarder autant que je me suis amusé à le faire.

Et puis enfin, il y a une question d'intérêt artistique qui se mêle à tout; songe, devant ces toiles, au bien que l'on dira peut-être de mes pièces.

Eh! Pourquoi pas?

Certains de mes confrères en théâtre parlent si gentiment de mes tableaux pendant mes soirs de générales!

SACHA GUITRY.



Portrait de M. Lucien Guitry par Sacha Guitry.

Le Gérant : DESPORTES

Moderne Imprimerie, LOTH, Dr, 37, rue Gandon, Paris.

